

# Le jour où le soleil explose. L'Énigme de la Schizophrénie

Il était une fois... Chaque chapitre du nouveau livre de Christopher Bollas pourrait commencer par cette formule de conte de fées. En effet, l'auteur sait raconter la théorie psychanalytique et les cas cliniques, sur un mode narratif, avec beaucoup de talent. De plus, il se raconte lui-même. Loin d'un discours universitaire, il rapporte à chaque fois comment il est engagé avec tel patient, dans telle institution, à telle période de sa vie. En cela, la forme rejoint le fond, c'est-à-dire sa théorie de la schizophrénie, puisqu'il préconise justement, qu'au moment où le jeune schizophrène manifeste les premiers signes de l'effondrement, il faut le ramener à la réalité en lui demandant : « ça se passait quand ? à quel endroit ? décrivez-le moi ». Il s'agit d'éviter à tout prix, au moment de l'entrée dans la schizophrénie, l'enfermement qui risque de se produire, enfermement hospitalier, enfermement pharmaceutique, enfermement dans un monde psychique de plus en plus inaccessible, isolement et déshumanisation. « Il est crucial qu'il y ait quelqu'un pour la personne à qui parler pendant de longues périodes de temps, peut-être plusieurs fois par jour, pendant des jours, et si possible des semaines ».

Bollas a commencé sa carrière en Californie par des études littéraires. Est-ce de là que vient sa capacité narrative ? Il a été propulsé, par hasard, dit-il, auprès d'enfants psychotiques, ce qui a été « un baptême du feu d'une importance profonde et durable ». Puis, il a été formé à la Société Britannique de Psychanalyse. Il se situe dans le courant de Mélanie Klein, de Bion, mais on le sent surtout très proche de Winnicott.

Il fait partie des analystes anglo-saxons qui ont soulevé le défi de prendre des patients schizophrènes en traitement psychanalytique. Avec ce livre, dit-il, « Mon objectif est de nous pousser à repenser la schizophrénie ».

Bollas instaure une relation empathique, tout en disant que les autistes, les psychotiques, les schizophrènes vivent dans un monde très différent du nôtre.

A David, adolescent qui fait une décompensation schizophrénique, Bollas demande à quel moment il a su que quelque chose de crucial avait changé en lui. « « Quand le soleil a explosé », lui répondit-il. L'adolescent fait référence à une expérience hallucinatoire trauma-tisante survenue dix ans auparavant, où il a vu, à l'école, par la fenêtre, le soleil exploser, et personne n'a compris à quel point cette expérience était réelle pour lui. C'est la phrase de David qui sera le titre, assez énigmatique, de l'ouvrage. Peut-être pour annoncer que la schizophrénie est une énigme.

De chapitre en chapitre, Bollas raconte les différents épisodes de sa longue carrière, depuis les années 60, qui correspondent aux différentes périodes de sa vie personnelle. D'un pays à l'autre, dans des institutions variées, avec des enfants et des adultes, en des lieux divers. Mais il a aussi consacré un temps considérable à la pratique libérale dans son cabinet londonien, qu'il nous décrit en détail, car pour lui le lieu a de l'importance et fait quasiment partie du processus psychanalytique. On ne travaille pas au milieu de nulle part... « J'ai vécu dans cette pièce cinq jours par semaine, dix heures par jour, pendant pratiquement vingt ans » (p.60).

Ces observations cliniques et ses élaborations théoriques s'appuient à la fois sur cette expérience longue, riche, approfondie, et témoignent d'une très grande originalité, qui l'amène à des approches innovantes, inattendues, souvent à l'écart de l'orthodoxie psychanalytique. A ce propos, il évoque la psychanalyse française, « empêtrée dans les affres passionnées de mai 68 et les candidats là-bas étaient des lecteurs avides d'auteurs philosophiques (...) Freud était là comme le Talmud. La théorie était tout. La psychanalyse, qui existait de toute façon dans le domaine de l'abstraction, devait être

considérée principalement d'un point de vue intellectuel »  
(p.52).

Il y a des séquences cliniques étonnantes. Tantôt il intervient très activement, concrètement dans un dialogue qui ressemble à une conversation, mais sans jamais perdre le fil analytique et le souci de l'interprétation. Il a tout de même été formé à l'école kleinienne ! Tantôt il accepte des mois entiers de longues séances entièrement silencieuses, jusqu'à ce que le patient parvienne à lui dire, ce qu'il se passait en lui, où il était, car il s'agit bien d'un voyage. Pendant le silence, le patient se parle à lui-même et il finira par lui parler. Il fait alors une distinction subtile entre le Je et le Moi, qui correspondent à deux positions différentes. Le Je, c'est le self qui parle, historicise, relie des idées divergentes. Il permet de s'entendre parler ou d'être entendu par les autres, établissant une compréhension réflexive des liens (p.101).

Avec une autre patiente, Megan, qui n'émet que des bribes, dénués de sens, Bollas comprend, au bout d'un temps très long, qu'elle « externalise son langage intérieur. Elle ne me parlait pas ; à son insu elle se parlait à elle-même en ma présence » (...) « Parce qu'implici-tement elle supposait que celui qui parlait était dans son esprit, et en avait conscience et entendait ses pensées, elle n'avait pas à me parler ». (p.103)

Bollas témoigne d'une très grande tolérance à l'égard de la folie du patient. Il fait preuve d'une infinie patience. Il a du respect pour leur courage. Cette capacité de compréhension s'appuie sur la conviction que le schizophrène a beaucoup à nous apprendre. Bollas considère que ces symptômes sont des « solutions brillamment inventives pour leur situation difficile ».

Le dernier chapitre du livre raconte l'étonnant traitement de Lucy. Retourné en Amérique, Bollas vit six mois par an dans une ferme isolée du Dakota-du-Nord, où il fait des traitements par téléphone et Skype. Lucy est une écrivaine de 55 ans, atteinte de schizophrénie, vivant complètement isolée sur une île au fin fond de la Norvège. Et là, pendant des années, elle téléphone à Bollas, cinq fois par semaine, avec une ponctualité indéfectible. Les derniers mois de leur « collaboration », c'est le mot qu'utilise Bollas plutôt que traitement, elle lui demande des photos du Dakota et de lui décrire ce qu'il voit. Ce qu'il fait. Car les schizophrènes ont besoin de « cartographier » les gens (p.30). Après tant d'années de séances téléphoniques plutôt houleuses, agitées par des projections délirantes et des angoisses de persécution, le Dakota-du-Nord et son île « étaient comme des objets qui nourrissaient et l'un et l'autre tandis que nous luttions pour l'aider à trouver son esprit ».